

des *Objiboués, Chippouais ou Sautaux*; ce furent les Pères Jogues et Raymbault qui furent chargés de cette mission.

Le Père Jogues qui revint à Québec cette même année, pour se procurer des secours, était un homme d'une ferveur, d'une patience et d'un zèle extraordinaires: son humilité et son amour des souffrances étaient extrêmes. En montant la première fois avec les Hurons, il s'était chargé de porter sur ses épaules dans les portages et de soigner pendant la route un pauvre enfant abandonné et devenu dégoûtant par la maladie de la petite vérole.

Le Père Jogues repartit de Québec le 2 août avec quelques canots montés par 40 hommes, au nombre desquels étaient le chef *Eustache Aatsistari*, excellent chrétien, Guillaume Couture, interprète et protecteur des missionnaires, et le Sieur René Goupil, jeune médecin qui s'était consacré aux missions. On montait sans défiance, lorsqu'on arriva dans un des étroits chemaux qui se trouvent entre les îles de Soré, on fut soudainement entouré de canots Iroquois qui, par une décharge d'arquebuses, forcèrent les canots hurons à prendre terre sur une île. Bien que dispersés, les compagnons du Père Jogues se défendirent; le Père était parvenu à s'échapper dans le bois; Aatsistari et Couture, après avoir tué plusieurs Iroquois, s'étaient aussi soustraits à l'ennemi; mais le médecin Goupil avait été grièvement blessé et était tombé aux mains des barbares; grand nombre d'autres, la plupart blessés, étaient aussi prisonniers. Le Père Jogues, songeant à ces malheureux, ne voulut pas les laisser sans secours religieux dans cette circonstance, et il alla de lui-même se constituer prisonnier: ce que firent après lui, aussi par pure charité et dévouement chrétiens, le chef Aatsistari et le brave interprète Couture. On verra plus tard ce généreux et héroïque Couture, à la tête d'une nombreuse famille, vivre jusqu'à l'âge de 93 ans, et mourir comme un patriarche chrétien entouré d'une nombreuse descendance. Parmi les descendants du Sieur Couture, par les femmes, nous comptons aujourd'hui deux Evêques, Sa Grâce Monseigneur l'Archevêque Turgeon et Sa Grandeur Monseigneur Bourget.

(A continuer.)

## EDUCATION.

### Conseils aux Instituteurs.

#### XVIII.

##### MOYENS DE RIGUEUR.

Les moyens de répression ou de rigueur sont les reproches, les réprimandes, les punitions. Dans l'emploi de ces remèdes destinés à rendre la santé à l'âme, l'instituteur doit user d'autant de prudence que le médecin dans l'emploi des remèdes qui agissent sur le corps.

Voici à ce sujet ce que dit Fénelon :

« Ne reprenez jamais un enfant ni dans son premier mouvement ni dans le vôtre. Si vous le faites dans le vôtre, il s'aperçoit que vous agissez par humeur et par promptitude, non par raison et par amitié, et vous perdez sans ressource votre autorité. Si vous le reprenez dans son premier mouvement, il n'a pas l'esprit assez libre pour avouer sa faute, pour vaincre sa passion et pour sentir l'importance de vos avis; c'est même exposer l'enfant à perdre le respect qu'il vous doit. Montrez-lui toujours que vous vous possédez; rien ne le lui fera mieux voir que votre patience. Observez tous les moments pendant plusieurs jours, s'il le faut, pour bien placer une réprimande. »

Ecoutez ce que dit Rollin, le plus vertueux des hommes, le guide immortel de quiconque aspire à être digne d'élever la jeunesse :

« La première règle est de ne point punir un enfant dans l'instant même de sa faute, de peur de l'ignorer et de lui en faire commettre de nouvelles en le poussant à bout; mais de lui laisser le temps de se reconnaître, de rentrer en lui-même, de sentir son tort et en même temps la justice et la nécessité de la punition, et par là de le mettre en état d'en profiter.

« Le maître, de son côté, ne doit jamais punir avec passion, ni par colère... Pour peu qu'il paraisse d'émotion sur le visage du maître, ou dans son ton, l'écolier s'en aperçoit aussitôt, et il sent bien que ce n'est pas le zèle du devoir, mais l'ardeur de la passion qui a allumé ce feu, et il n'en faut pas davantage pour faire perdre tout le fruit de la punition, parce que les enfants, tout jeunes qu'ils sont, sentent qu'il n'y a que la raison qui ait le droit de corriger... La colère, qui est elle-même un vice, peut-elle être un remède bien propre pour guérir les vices des autres? »

Méditez ces sages préceptes et souvenez-vous que ce que vous devez craindre par dessus tout, c'est d'accoutumer vos élèves aux punitions et aux reproches. L'habitude endureit à tout; celui qui reçoit des réprimandes fréquentes y devient ordinairement insensible. Il s'y attend comme à un orage qui doit passer, et s'en inquiète peu.

N'avez-vous pas remarqué qu'en général les mères sont bien moins écoutées des enfants que les pères? Elles parlent beaucoup, reprennent souvent, menacent sans cesse, et ne produisent presque aucun effet. Le père parle rarement, menace peu, et se fait obéir.

Les réprimandes doivent être pour l'enfant des accidents rares et désagréables; il faut qu'il en conserve un souvenir pénible, il faut qu'il en redoute le retour. Mais s'il entend gronder autour de lui un orage continu, il deviendra comme ces peuples qui habitent auprès des grandes cataractes, et qui, à force de vivre au milieu du bruit, ne l'entendent plus.

L'enfant que l'on punit souvent parce qu'il est léger, finit ainsi quelquefois par devenir méchant; c'est à quoi l'on doit prendre bien garde.

Ne parlez jamais devant l'élève de ses défauts, comme d'une chose sur laquelle votre opinion est arrêtée et votre parti pris. Il prendrait son parti de son côté, et ne tenterait pas, pour se corriger, des efforts qu'il se plairait à croire superflus.

Gardez-vous surtout de ces prédictions sinistres que se permettent quelquefois des instituteurs imprudents: « Cet enfant est un mauvais sujet: il finira mal. » De telles prédictions, dans la bouche d'un maître, sont non-seulement inconvenantes, mais cruelles. Fermez votre cœur à de telles pensées, ou, si elles y ont pénétré malgré vous, qu'elles y restent profondément cachées.

Quelquefois l'élève est poussé à la désobéissance par la colère; il s'allume en lui une sorte de fièvre, qui s'annonce au dehors par une obstination implacable. Usez alors de ménagement; ne le poussez pas à bout. Prévenez les suites que son indocilité pourrait entraîner. Quand une fois l'élève s'est oublié jusqu'à regarder son maître d'un air furieux, ou qu'il s'est livré en sa présence à quelque accès de colère insolente, il n'y a guère plus d'espoir: il faut que l'élève et le maître se séparent. Sachez par votre fermeté calme prévenir ce triste résultat.

Dans de telles circonstances, ne croyez pas l'avoir dompté, parce que vous l'aurez puni avec rigueur. Vous n'aurez fait que l'irriter et l'ajgrir. Il dissimulera ses mauvais sentiments, en attendant l'occasion de les faire éclater. Il ne sera pas seulement méchant, mais encore sournois et hypocrite.

Quelquefois même l'enfant dont le caractère a été maladroitement heurté ne se donne pas la peine de dissimuler sa rancune. Son air ennuyé et mutin pendant la classe, ses réparties toujours calculées pour vous déplaire, sa promptitude à saisir toutes les occasions où il peut faire éclater un mauvais esprit, sont une perpétuelle déclaration de guerre à la discipline.

Pour ramener à de meilleurs sentiments un élève ainsi disposé, il faut un heureux mélange de douceur et d'énergie, et une persévérance que rien ne puisse rebuter. Aussi ne doit-on rien négliger pour empêcher que l'enfant ne